

En homme pratique et clairvoyant, M. Pacaud vit tout de suite le défaut de la cuirasse, comprit le rôle important qu'il pouvait jouer, calcula les immenses services qu'il pouvait rendre, et, en homme de cœur et de dévouement, il résolut de fournir à l'insurrection ce qui lui manquait le plus—le nerf de la guerre! C'était mettre en enjeu et faire de gaieté de cœur le sacrifice de ses plus belles espérances de fortune et d'avenir... Il n'hésita pas.

Les chefs étaient rassemblés à Saint-Denis. Il y court, et en deux mots leur soumet son hardi projet: celui d'émettre, pour les besoins de la cause, une énorme quantité de billets de banque rachetables par la nation, après la conquête de son indépendance.

Cette proposition fut acceptée avec un empressement facile à concevoir. De suite, on songe à organiser un commissariat, et il est unanimement décidé que l'on mettra d'abord, et sous le plus court délai, un montant de \$300,000 en circulation.

—Et à quand le remboursement? demanda Nelson.

—Le jour où Papineau sera président de la République canadienne!

—Et quelles garanties exigez-vous?

—Sa parole: elle vaut celle d'un roi!

—Mais si nous sommes défaits?

—Si nous sommes défaits, je serai pendu: je me moque bien du reste. Après nous le déluge!

—Et votre récompense sera...?

—La reconnaissance de mon pays!

—C'est un Spartiate, dit Papineau en lui tendant la main avec cette chaleur un peu théâtrale que le grand homme mettait presque toujours dans ses moindres actes.

Nommé commissaire-général des armées canadiennes, M. Pacaud retourna à Saint-Hyacinthe et se mit à l'œuvre.

Mais il était bien tard pour songer à ce côté si important de toute entreprise sérieuse; et l'on n'avait pas encore fini de préparer ces assignats d'une nouvelle espèce, lorsque la défaite de Saint-Charles vint anéantir et rendre inutile ce commencement d'organisation qui eût pu devenir formidable, s'il eût seulement daté de quelques semaines plus tôt.

Cependant, tout commissaire-général qu'il était devenu, M. Pacaud n'abandonna pas le commandement de sa compagnie. Il avait sous ses ordres des jeunes gens pleins de courage et de bonne volonté, mais peu expérimentés dans le maniement des armes, et complètement étrangers à toute éducation militaire. Heureusement que, pendant son séjour à Québec, il avait vu soulever parader la garnison; et—ses dispositions naturelles aidant—il parvint tant bien que mal à initier ses soldats au secret des principaux commandements, et à leur faire exécuter les évolutions les plus nécessaires pour entrer en campagne. De sorte que, le moment de l'action arrivé, pas un chef ne pouvait se montrer à la tête d'un corps de braves aussi bien exercés, aussi bien disciplinés que notre jeune ami.

Voilà où l'on en était le 23 novembre 1837.

Ce matin-là, M. Pacaud était l'un des premiers rendus sur le champ de bataille de Saint-Denis, et faisait partie de la députation qui se rendit chez le Dr Nelson pour supplier Papineau de ne pas prendre part à la bataille, et de mettre sa personne en sûreté.

—Si vous restez, lui disait-on, vous pouvez être tué comme le dernier d'entre nous. Or, quelle que soit l'issue de la lutte que nous entreprenons, le pays a besoin de vos services: vous n'avez pas le droit de vous exposer!

—Je n'ai jamais conseillé la révolte armée, répondait Papineau; mais, puisque le sort en est jeté, je veux partager vos périls!

—Vous ne le ferez pas! s'écria alors M. Pacaud, en tirant un pistolet de sa poche; et, si vous persistez à rester ici, j'en donne ma parole d'honneur au bon Dieu, ce ne sera pas une balle anglaise qui vous tuera!

—Tiens, c'est mon jeune banquier, dit M. Papineau; ma foi, mes amis, ajouta-t-il en souriant à ceux qui l'entouraient,

si vous en avez plusieurs comme celui-là, vous réussirez!

Il céda et partit pour Saint-Charles.

Deux heures après, la bataille s'engageait.

Notre héros se battit comme un lion. Il était bon tireur; et, tout en dirigeant les manœuvres de sa compagnie, il faisait lui-même un feu d'enfer.

—Je ne sais pas combien j'en ai tué, dit quelquefois M. Pacaud; mais si je ne tirais pas sans quelque inquiétude, je tirais certainement sans remords. Ce n'était pas tant le ressentiment des affronts et des injustices subies, que le vieil instinct des haines traditionnelles de races qui se réveillaient en nous; nous combattions bien le despotisme, mais c'était surtout l'Anglais que nous aimions à coucher en joue! Aveugle sentiment bien disparu depuis.

Tout le monde connaît les péripéties et le résultat de cette rencontre sanglante. Le soir arrivé, les Anglais étaient en déroute, et notre ami reprenait à cheval le chemin de Saint-Hyacinthe, après avoir serré la main une dernière fois à son compagnon d'armes, l'infortuné Ovide Perrault, mortellement frappé. Il lui fallait faire dix-huit milles, par des routes affreuses, par une nuit noire et un temps glacial. Après un pareil combat, et sans avoir rien mangé depuis quatre heures du matin, la tâche était assez rude, mais les émotions de la journée l'empêchaient de ressentir ni la fatigue ni la faim.

Il arriva à Saint-Hyacinthe au milieu de la nuit. Bon nombre de patriotes étaient rassemblés chez le Dr Bouthillier. Quand on le vit descendre de cheval, crotté, gelé, affamé, harassé, ce fut une acclamation générale: le bruit s'était répandu qu'il avait été tué.

Pendant la nuit du 24 au 25, un des hommes de sa compagnie vint avertir le capitaine Pacaud que la sentinelle qu'il avait mise en faction près du couvent venait d'arrêter deux hommes, dont elle n'avait pu distinguer la figure, et qui refusaient de répondre aux questions qu'on leur posait. Il se rendit en hâte sur les lieux, et sa surprise fut grande lorsqu'il reconnut, à la lueur d'une lanterne, Papineau et le Dr O'Callaghan!

—Où allez-vous? leur demanda-t-il tout bas.

—Chez Poulin, répondit Papineau.

Ce monsieur Poulin était un ancien membre du Parlement dont la résidence se trouvait à quelque distance du village.

—Une escorte pour ces deux voyageurs! commanda M. Pacaud.

Et, après un serrement de main furtif donné à son jeune ami, le grand patriote, entouré d'une escouade de gens dévoués, s'enfonça dans les ténèbres de la route.

Quelques jours plus tard, Poulin conduisit Papineau chez le capitaine Ducharme, à Saint-Césaire, et ce dernier l'accompagna jusqu'aux Etats-Unis, en passant sous les baïonnettes anglaises stationnées à Saint-Athanase.

Notons ici que le gouvernement avait alors promis une récompense de quatre mille piastres à qui livrerait Papineau mort ou vif; et, non-seulement cet homme ne rencontra pas un traître, mais ces deux braves citoyens réclamèrent avec instance l'honneur de risquer leur vie pour sauver le courageux et éloquent défenseur de leurs droits. La race de ces hommes se fait rare aujourd'hui; mais en 1837, des actes de désintéressement et de dévouement comme ceux-là étaient si nombreux et paraissaient si naturels, qu'ils passaient pour ainsi dire inaperçus.

Enfin le désastre de Saint-Charles arriva; désastre complet, irrémédiable. Battus, désorganisés, dispersés, découragés, les Patriotes durent songer à mettre leur vie en sûreté par la fuite. Alors commença pour notre ami une véritable odyssée, odyssée de fugitif poursuivi, dépisté, traqué, relancé sans cesse; alternatives sans fin de fuite et d'alerte, de crainte et d'espérance, de terreurs soudaines et de secours inattendus.

Le début en est pittoresque.

Le soir même de la bataille, M. Pacaud, accompagné de son frère Charles—lequel, entre parenthèse, avait eu ses habits per-

cés de deux balles—de son beau-frère, le Dr de la Bruère, et de l'honorable Louis Lacoste, après avoir dit un adieu attendrissant à sa jeune femme et à ses chers petits enfants, partait à la hâte pour la frontière américaine. Ils avaient joué leur va-tout et perdu la partie: il ne leur restait plus qu'à sauver leur existence en péril.

Ils cheminèrent longtemps, à la rouge lueur de l'incendie du village de Saint-Charles, à travers lequel les volontaires loyaux promenaient la torche dévastatrice, en signe de réjouissance, et pour prouver leur patriotisme.

A Saint-Césaire, la foule, exaspérée par le résultat de la journée, faillit faire un mauvais parti à deux de nos voyageurs.

—En voilà encore de ces chefs, disait-on, qui, après nous avoir embarqués dans cette galère, s'en vont mettre leur peau en sûreté aux Etats-Unis! Ce sont ces beaux messieurs, avec leurs grands discours, qui sont la cause de tout; et, maintenant que nous sommes compromis, à eux la liberté, à nous l'incendie, la prison et la potence!

—Ne les laissons pas partir!

—Arrêtons-les!

—Ils désertent: fusillons-les!

Et la populace s'ameutait toujours, de plus en plus furieuse et menaçante.

Les deux voyageurs, qui n'étaient autres que nos amis, M. Pacaud et son frère, entendaient tout du second étage de la résidence de M. Chaffers—père de l'honorable sénateur de ce nom—où ils s'étaient réfugiés, et ne pouvaient se faire illusion sur la gravité de la circonstance. Quel parti prendre?

—Il faut payer d'audace, se dirent-ils, et, s'il est nécessaire, vendre chèrement notre vie. Descendons!

Et nos deux braves, un pistolet à chaque main, vont droit au devant de cette bande d'énragés qui, armés de tout ce qu'ils ont pu saisir, profèrent les plus terribles menaces en hurlant comme des furies. Le silence se fit à leur approche.

—Dites donc, les amis! leur cria M. Pacaud, qu'avez-vous à nous reprocher? Quel est celui d'entre vous qui se soit mieux battu que nous deux à Saint-Charles ou à Saint-Denis? Voulez-vous faire l'office d'espions anglais? Voulez-vous devenir les valets des volontaires? Vous êtes la honte des patriotes!

—Et puis, ce n'est ni ci ni ça, reprit son frère Charles; ouvrez les rangs, sacrebleu! ou, je vous le jure sur mon âme, nous avons chacun deux pistolets, il nous reste encore des balles, et il y en a quatre d'entre vous qui n'ont plus qu'à faire leur acte de coutrition!

Domptés par un pareil sang-froid, les émeutiers s'écartent; et nos amis, grâce à leur intrépidité, s'échappent sans une égratignure.

Le lendemain ils suivaient, avec leurs compagnons qu'ils avaient rejoints, la route qui longe la rivière Yamaska, chevauchant lentement pour laisser reposer leurs montures, lorsqu'ils aperçoivent, à quelques pas devant eux, un individu armé qui marchait dans la même direction.

—Qui va là? lui cria-t-on.

—Raquette! fut la réponse.

Il y avait, parmi les insurgés, des compagnies de *Raquettes* et de *Castors*. Celui-ci appartenait aux *Raquettes*. Il avait pris part à la bataille, et se sauvait, comme les autres, du côté des Etats-Unis. Par un caprice bizarre, le brave homme, tout épuisé qu'il paraissait être, emportait avec lui, comme trophée du champ de bataille, la main et l'avant-bras d'un soldat anglais.

—C'est toujours ça! disait-il, en s'es-suyant le front de sa large main noire de poudre.

Il avait, paraît-il, arraché ce débris humain des décombres fumants où les Anglais jetaient leurs morts pour dissimuler leurs pertes. Il tenait à prouver qu'il y était!

Ils continuèrent leur route ensemble; nos amis trompant la monotonie du voyage en alimentant la loquacité de mon gaillard, qui avait autant de verve que de bravoure; et celui-ci enchanté de voyager en si aimable compagnie.

Mais le plus difficile était à faire.

A quelques lieues de la frontière américaine, le guide que nos fugitifs avaient loué les prévint—un peu tard—que la route était barrée par un corps de garde anglais chargé d'arrêter tous ceux qui se dirigeraient vers la ligne.

La situation était critique.

D'un côté, c'était la rivière à traverser sans embarcation—et, à cette saison de l'année, il ne fallait pas songer à se mettre à la nage. De l'autre—difficulté aussi grave!—plus de douze milles à faire en pleine forêt, sans chemin, sans guide, sans provisions, sans même une boussole pour s'orienter. Que faire?

(A suivre.)

NOCES D'OR

Lundi, le 17 février, une touchante cérémonie a eu lieu à l'église Saint-Pierre de Montréal; il s'agissait de célébrer les noces d'or de notre respecté concitoyen, M. Jean-Baptiste Chartrand, âgé de 74 ans, et de sa noble épouse, qui porte encore fort lestement le poids de ses 71 ans.

A la grand'messe, qui fut chantée à 7 heures du matin, le R. P. Bernard officiait, assisté des RR. PP. Lauzon et Lecomte comme diacre et sous-diacre, et une foule considérable, comme aux jours des grandes fêtes, se pressait dans l'édifice sacré.

A l'orgue se trouvaient MM. L. L. Maillet et F. Lefebvre, qui chantèrent plusieurs des magnifiques morceaux de leur répertoire, ainsi que quelques-uns des jeunes membres de la famille Chartrand, qui s'acquittèrent fort bien du plainchant.

Après l'évangile, le R. P. Bernard a adressé une touchante allocution aux vénérables époux, rappelant les vertus qu'ils avaient pratiquées pendant leur longue vie et conseillant à leurs descendants de suivre leur exemple. A l'*Agnus Dei*, M. et Mme Chartrand ont fait la sainte communion.

M. Jean-Bte Chartrand a été le surintendant des travaux de construction de l'église Saint-Pierre, de cette même église dans laquelle il vient de célébrer ses noces d'or.

Le soir, un magnifique banquet eut lieu à la résidence de M. D. Parizeu, genre de M. Chartrand, et 75 convives se réunirent autour d'une table chargée des mets les plus délicats que la science des Vatel ait pu fournir.

Parmi les personnes présentes se trouvaient les Révérends Pères Bernard et Lecomte, Oblats, M. le notaire Chartrand, MM. Maillet, Lefebvre et bon nombre d'autres citoyens marquants.

Durant la journée, la famille a présenté une adresse aux deux époux, et M. Félix Chartrand a chanté une romance composée expressément pour la circonstance, par M. Blain de St. Aubin.

La gaieté la plus franche n'a cessé de régner, et les convives se sont retirés à une heure avancée de la nuit, enchantés des heureux moments qu'ils venaient de passer.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au R. V. JOSEPH T. INMAN, Station D. New York.

A NOS LECTEURS.—Nous sommes convaincu que nos lecteurs et aimables lectrices liront avec plaisir le compte rendu d'une visite que nous avons faite récemment au nouveau magasin de M. P. E. LABELLE, le marchand de nouveautés de la rue Notre-Dame. On se rappelle que M. Labelle tenait ci-devant son établissement sur la rue Sainte-Catherine; ce n'est qu'à la fin d'avril dernier qu'il a transporté son immense fonds de marchandises à l'endroit qu'il occupe actuellement: 109, RUE NOTRE-DAME, entre les rues Bonsecours et Gosford. M. Labelle a cru devoir opérer ce changement afin d'avoir un local plus spacieux, plus central et répondant mieux aux besoins de sa nombreuse clientèle. Nous avons été surpris de voir les prix exorbitamment bas auxquels les marchandises sont vendues dans ce magasin. Une visite convaincra tout le monde de l'avantage qu'il y a de s'adresser à M. Labelle avant d'acheter ailleurs.